

Dissertation

Dans son *Histoire de France* (I, 4), Jules Michelet écrit : « Malheur à l'individualité obstinée qui veut être à soi seule, et refuse d'entrer dans la communauté du monde. »

Vous commenterez et discuterez ces propos en confrontant *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, la préface et les chapitres XVI à XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Édith Wharton.

De l'analyse du sujet à la problématique

- Le sujet peut s'interpréter comme un *constat* de l'historien Michelet, une sorte de commentaire historique sur le risque encouru par toute « individualité » se refusant au mélange, au partage, à la coopération avec autrui (« la communauté du monde »). Mais on peut aussi y voir une forme de *menace* qui pèse, à la manière d'une épée de Damoclès, sur toute « individualité » qui refuserait d'entrer dans la « communauté du monde » : à travers la voix de Michelet se ferait donc entendre quelque chose comme une mise en garde, voire une prophétie tragique.
- Le propos de Michelet oppose clairement, d'une part, ce qui relève de « l'individualité », dont le sémantisme est renforcé par l'expression « être à soi seule », au sens d'un repli sur soi, d'un désir autarcique d'exister par soi-même, indépendamment des autres, voire de toute société, et, d'autre part, « la communauté du monde », qui fonctionne comme une macro-communauté ou l'archétype de toute communauté, envisagée à l'échelle du monde. L'adjectif « obstinée » dénonce pour sa part un entêtement funeste, délétère. Le mot « individualité » se comprend au regard du collectif qu'elle se refuse à intégrer : il renvoie à ce qui appartient à un individu considéré isolément de la collectivité
- Michelet dénoncerait donc (ou mettrait en garde) toute entité individuelle qui, de manière volontaire, se refuserait à « entrer dans la communauté du monde ». Par cette expression, on peut comprendre : intégrer une communauté, se mêler aux autres, s'ouvrir à autrui, autant d'actions opposées à la persistance délétère du sujet dans une vie solitaire ou à l'écart du monde. De manière volontaire : la critique ne porte pas sur l'individualité ostracisée malgré elle, mise à l'écart du groupe, mais bien sur celle qui se refuse *volontairement* à « entrer dans la communauté du monde ».
- Problématisation : Aussi, est-il vrai que « l'individualité » qui refuse de participer à la vie de la communauté et qui s'obstine dans un repli autarcique sur elle-même s'expose à un destin tragique ? N'est-ce pas le fait même d'intégrer une communauté qui, dans une autre perspective, peut s'avérer délétère pour cette « individualité » dont le choix volontaire et revendiqué de rester à l'écart des autres peut être pensé comme une manière de préserver sa propre singularité ?

Proposition d'introduction rédigée

On sait que, pour Aristote, l'homme est par nature un « animal politique ». L'homme a besoin des autres hommes et le bonheur suppose nécessairement l'intégration à une communauté. Celui qui choisirait (mais le peut-il seulement ?) de vivre en dehors de la communauté (politique) serait un « être dégradé » ou « au-dessus de l'humanité ». [*Amorce*] On comprend mieux, à la lumière de ces réflexions, le propos tenu par Jules Michelet dans son *Histoire de France* : « Malheur à l'individualité obstinée qui veut être à soi seule, et refuse d'entrer dans la communauté du monde. » [*Articulation avec l'amorce et citation du sujet*] Cette formule lapidaire peut aussi bien s'interpréter comme un *constat* de l'historien, une sorte de commentaire historique sur le risque encouru par toute « individualité » se refusant au mélange, au partage, à la coopération avec autrui, que comme une menace qui pèse, à la manière d'une épée de Damoclès, sur toute « individualité » qui refuserait d'entrer dans la « communauté du monde » : à travers la voix de Michelet se ferait donc entendre quelque chose comme une mise en garde, voire une prophétie tragique. Ces propos opposent clairement, d'une part, ce qui relève de « l'individualité », dont le sémantisme est renforcé par l'expression « être à soi seule », au sens d'un repli sur soi, d'un désir autarcique d'exister par soi-même, indépendamment des autres, voire de toute société, et, d'autre part, « la communauté du monde », qui fonctionne comme l'archétype de toute communauté. L'adjectif « obstinée » dénonce un entêtement funeste, délétère. Le mot « individualité » se comprend au regard du collectif qu'elle se refuse à intégrer : il renvoie à ce qui appartient à un individu considéré isolément de la collectivité. Michelet dénoncerait donc (ou mettrait en garde) toute entité individuelle qui, de manière volontaire, se refuserait à « entrer dans la communauté du monde ». Par cette expression, on peut comprendre : intégrer une communauté, se mêler aux autres, s'ouvrir à autrui, autant d'actions opposées à la persistance délétère du sujet dans une vie solitaire ou à l'écart du monde. Notons toutefois que la critique ne porte pas sur l'individualité ostracisée malgré elle, mise à l'écart du groupe, mais bien sur celle qui se refuse *volontairement* à « entrer dans la communauté du monde ». [*Analyse du sujet, à condenser pour Centrale*] Aussi, est-il vrai que « l'individualité » qui refuse de participer à la vie de la communauté et qui s'obstine dans un repli autarcique sur elle-même s'expose à un destin tragique ? N'est-ce pas le fait même d'intégrer une communauté qui, dans une autre perspective, peut s'avérer délétère pour cette « individualité » dont le choix volontaire et revendiqué de rester à l'écart des autres peut être pensé comme une manière de préserver sa propre singularité ? [*Problématisation unifiée*] En prenant appui sur *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, la préface et les chapitres XVI à XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Édith Wharton, nous verrons d'abord que l'individualité qui demeure volontairement à l'écart de toute communauté s'expose à une destinée tragique. Toutefois, ce choix assumé et revendiqué peut aussi être pensé comme une manière de défendre sa propre singularité face à la pression du groupe. Il faudra dès lors tenter de repenser la notion même de communauté de telle sorte que celle-ci soit un espace de partage et de coopération suffisamment ouvert pour accueillir chaque individu dans sa singularité. [*Annonce du plan en trois parties*]

Proposition de plan détaillé

1. Il est vrai que l'individualité qui demeure volontairement à l'écart de toute communauté s'expose à une destinée tragique.

1.1. L'homme étant un animal sociable, il a besoin d'entrer dans la « communauté du monde » pour accomplir pleinement son humanité.

Wharton : description quasi ethnographique du monde social dans lequel se situe et se définit chaque individu, avec ses « rites », son « esprit de corps », ses « clans » et ses « tribus ». Dans cette société très hiérarchisée, qui a ses normes auxquelles nul ne doit déroger, chaque individu est caractérisé en fonction de son statut social et de sa naissance. Ce système de dépendance et d'appartenance peut certes s'accompagner de servitude et d'uniformité, mais elle a aussi sa beauté, que découvre Ellen grâce à Archer : « c'est vous qui m'avez fait comprendre que, sous l'ennui et l'uniformité de cette vie, se cachent des choses si belles, si nuancées, si délicates, que même celles à quoi je tenais le plus dans mon ancienne vie semblent médiocres en comparaison. » (ch. 24, p. 234).

Spinoza : l'état de nature est marqué par l'instabilité et le règne des passions, d'où l'utilité de la communauté politique. Dans la mesure où les hommes n'obéissent pas spontanément aux exigences de la raison, ils ont besoin d'un État. Les institutions sont nécessaires pour contenir les passions et diriger la puissance des êtres humains vers ce qui leur convient réellement, la vie selon la raison. La constitution d'un État permet aux hommes de stabiliser les liens sociaux. C'est une fois qu'un contrat a été établi que les hommes peuvent respecter des règles de justice et de moralité, qu'ils vivent la vie selon la raison, dans laquelle chacun n'empiète pas sans cesse sur la puissance des autres. Alors que l'état de nature¹ est proprement invivable, la vie « suivant les lois et les injonctions certaines de la raison » (ch. XVI, p. 69) est utile à des individus qui souhaitent vivre à l'abri de la crainte : « pour vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacun avait de nature sur toutes choses appartient à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble. » (ch. XVI, p. 70)

Eschyle : dans *Les Suppliantes* comme dans *Les Sept contre Thèbes*, tous les personnages de la pièce sont définis par leur relation à la communauté. Pas d'individualité autonome : l'individu est toujours relié à la communauté (familiale, politique et sexuelle) à laquelle il appartient. Prenons le seul exemple d'Étéocle, qui est sans aucun doute le personnage le plus individualisé de la pièce : son identité se définit par le lien qui le rattache à la Cité (communauté civique à laquelle il s'adresse dès le début de la pièce) et surtout à sa famille (il est le frère d'Étéocle, contre lequel il va combattre, et surtout le fils maudit d'Œdipe). Il n'y a pas d'individualité pure dans la tragédie, mais un système de dépendances et d'interdépendances qui détermine étroitement l'individu et définit le seul cadre dans lequel celui-ci peut accomplir sa fragile humanité.

¹ Selon Alexandre Matheron, l'état de nature est une « abstraction », mais une « abstraction nécessaire à l'intelligence de la société politique, et qui, à l'intérieur de celle-ci, existe concrètement à titre de moment dépassé et conservé. » (*Individu et communauté*, p. 301).

1.2. Dès lors, celui qui entend se soustraire aux exigences de la vie en communauté s'expose à un sort tragique.

Wharton : c'est exemplairement le cas de la comtesse Olenska, qui choque les bonnes mœurs de la haute société new-yorkaise en formulant le souhait de divorcer : « le divorce n'est pas admis en Europe... La comtesse Olenska a cru se conformer aux usages américains en demandant sa liberté » (ch. 16, p. 155). C'était sans compter sur l'écart entre la « législation » et les « habitudes sociales », comme le rappelle Mrs. Welland : « Notre législation favorise le divorce... nos habitudes sociales ne l'admettent pas. » (ch. 12, p. 124) Dès lors, la singularité d'Ellen est ressentie comme un excès : on se souvient, comme d'une prophétie tragique, de la robe noire qu'elle portait le jour de son entrée dans le « monde », le terme renvoyant précisément ici au milieu étroit de la haute société new-yorkaise. L'ostracisme qu'elle subit à la fin du roman a beau se faire dans la violence feutrée d'une irréprochable mondanité, elle ne signe pas moins la mise à l'écart définitive de celle qui, par une individualité exacerbée, eût risqué de mettre en péril le bon fonctionnement de la communauté. Le sacrifice du bouc émissaire paraît alors s'imposer au nom des valeurs de la collectivité.

Eschyle : dans les *Suppliants*, le non-respect des principes de la communauté par les Egyptiades les associent à des barbares, plus encore que les Danaïdes qui maîtrisent le rituel de la supplication. Le héraut menace immédiatement de faire usage de la violence si les Danaïdes ne lui obéissent pas et Pélasgos leur reproche de manquer de respect aux dieux et d'ignorer les « devoirs d'un étranger » (p. 82). Or l'on sait quel sort tragique attend les Egyptiades une fois leurs noces consommées avec les Danaïdes. Dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle apparaît comme un individu solitaire. Sa faute est de croire qu'il pourra surmonter la malédiction par lui-même en s'en remettant à la double technique du langage et de la guerre. Or la tragédie montrera la faillite de cette stratégie techniciste et solitaire.

Spinoza : une fois que l'individu a « transféré à la société toute la puissance qui lui appartient » (p. 75), il est tenu d'obéir au souverain : « nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain, alors même que ses commandements seraient les plus absurdes du monde » (ch. XVI, p. 76). La justice, la piété et la raison requièrent que l'individu obéisse à la loi. Dans ces conditions, il est formellement proscrit à un individu – sous peine, écrit Spinoza, du « dernier supplice » (p. 75) – d'agir contre le décret du souverain car « la justice dépend du seul décret du souverain et, par suite, nul ne peut être juste s'il ne vit pas selon les décrets rendus par le souverain. » (ch. XX, p. 195)

1.3. En se complaisant dans un désir de repli autarcique, l'individu se prive en effet des ressources qu'autrui est susceptible de lui apporter.

Wharton : si on le compare à celui d'Ellen, le cas de May montre que la communauté sociale peut agir comme une protection efficace : « Maintenant, toute la tribu se ralliait autour de May » (ch. 33, p. 300), observe Newland au moment même où se joue l'ostracisation de la comtesse. Vouloir « être à soi seul(e) » en affirmant sa singularité, quitte à heurter les habitudes de la communauté, c'est s'exposer à perdre les ressources dont bénéficient les membres qu'elle protège, à commencer par May, l'enfant chérie et idéale de cette société. À l'inverse, le roman signale que la solitude est le prix à payer pour celle qui désire véritablement « être libre » (ch. 12, p. 123 ; le roman évoque ailleurs « cette soif de liberté qui comportait tant de solitude », ch. 9, p. 91).

Eschyle : dans *Les Suppliantes*, les Danaïdes constituent certes un regroupement d'individus, mais, selon Froma Zeitlin, elles forment « une collectivité non-communautaire et présociale » – en cela, elles fonctionnent moins comme une communauté que comme une individualité pluralisée. Elles sont d'ailleurs désignées dans la pièce par les termes « essaim », « compagnie » ou « troupeau », par opposition à la collectivité masculine de la *polis*. Leur refus du mariage, voire de toute sexualité en font le modèle d'une collectivité fermée. Dans une société où le mariage est une institution capitale, elles se complaisent dans le souvenir fantasmé de Zeus (qui offre le modèle d'une procréation sans sexualité) ; elles persistent dans une volonté autarcique à l'égard des hommes qui les isole du reste de la communauté et en fait des êtres indomptables, sauvages, « vierges carnassières » (p. 60) qui se révéleront bientôt des tueuses d'hommes. Ce refus du tragique du mélange se retrouve dans *Les Sept contre Thèbes* à travers l'image de Thèbes² qui fonctionne au théâtre comme une « anti-Athènes » parce qu'elle est marquée par une trop grande fusion, où autochtonie et inceste se confondent.

Spinoza : c'est justement au nom de l'utilité que le pacte social est établi : « nul pacte ne peut avoir de force sinon pour la raison qu'il est utile, et [...], levée l'utilité, le pacte est levé du même coup et demeure sans force » (ch. XVI, p. 73) Chaque individu étant un corps complexe, il a besoin des autres pour subvenir à ses besoins : « Que l'on considère encore que, s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement et que, s'ils ne cultivent pas la raison, ils restent asservis aux nécessités de la vie » (ch. XVI, p.70) Sans pacte social, la puissance d'agir de chaque individu est en effet limitée. Sur un autre plan, Spinoza fait l'éloge des échanges marchands et en fait un argument, dans le chapitre XVIII, pour justifier qu'une constitution de type théocratique comme celle de l'État des Hébreux ne puisse guère être supportable à un peuple épris de commerce : « Une forme d'État comme celle-là ne pourrait convenir, tout au plus, qu'à des hommes qui voudraient vivre seuls sans commerce avec le dehors, se renfermer dans leurs limites et s'isoler du reste du monde ; pas du tout à des hommes auxquels il est nécessaire d'avoir commerce avec d'autres, c'est pourquoi une telle forme d'État ne peut servir qu'à un très petit nombre » (ch. XVIII, p. 146).

2. Pourtant, ce choix assumé et revendiqué peut aussi être pensé comme une manière de défendre sa propre singularité face à la pression du groupe.

2.1. La communauté exerce sur les individus une pression sociale qui peut s'avérer tragique.

Wharton : la communauté agit dans *Le Temps de l'innocence* à la manière d'une force tragique. Le destin et l'identité de chacun sont assurés et scellés par les règles de la communauté. « Archer sentait que son sort était fixé » (ch. 9, p. 87). Seul son cabinet de travail constituera, dans la maison aménagée par May, un espace de liberté qui lui ressemble. Dans ce cadre étroit et mortifère, l'individu peut éprouver une sensation d'étouffement, comme c'est le cas dans une scène du chapitre 30 où Newland, éprouvant de la peine à respirer, ouvre la fenêtre pour « apercevoir d'autres existences en dehors de la sienne ».

² Le choix d'une cité ou d'un peuple entier pour illustrer la notion d'individualité qui voudrait être à « soi seule » peut surprendre, car le bon sens opposerait naturellement « l'individualité » (au sens d'individu) à toute communauté. Mais elle n'est pas contraire au sens que Michelet donne lui-même au mot « individualité » dans le contexte puisque, évoquant les méfaits que nous avons déjà étudiés, l'historien parle du peuple juif : « Rester original, se préserver de l'influence étrangère, repousser les idées des autres, c'est demeurer incomplet et faible. Voilà aussi ce qui a fait tout à la fois la grandeur et la faiblesse du peuple juif. » (*Histoire de France*). L'individualité se définit donc bien comme l'ensemble (à géométrie variable) qui se détache (s'isole) de la dynamique du groupe.

Bienveillante, presque maternelle, May l'interpelle pour le mettre en garde : « Newland ! Fermez la fenêtre ; vous allez mourir de froid ». Ce qui suscite cette réflexion de la part du narrateur : « Mourir de froid ? pensa-t-il ; mais ne suis-je pas déjà mort ? N'y a-t-il pas des mois et des mois que ma vie est pareille à la mort ? » (ch. 30, p. 276). Le roman procède à une *sécularisation* du tragique en ce sens que le ressort de ce dernier ne réside plus dans une transcendance (les dieux de la tragédie), mais dans la société elle-même.

Spinoza : la pression sociale exercée par la communauté est évoquée à travers l'exemple privilégié de la religion dans la préface du TTP. Citant Quinte-Curce (« nul moyen de gouverner la multitude n'est plus efficace que la superstition », p. 46), Spinoza montre à quel point la religion s'est entourée « d'un culte et d'un appareil propre à lui donner dans l'opinion plus de poids qu'à tout autre mobile » (p. 46) afin de gouverner les hommes par la peur.

Eschyle : la communauté qui exerce une pression sur les individus dans les deux pièces au programme est d'abord celle des dieux. Aussi habile soit-il dans l'art de gouverner et de parler, Étéocle sait qu'il ne saurait gagner la guerre sans le vouloir des dieux. La piété d'Étéocle s'oppose à l'impiété des Argiens : Tydée méprise les présages du devin, Capanée se dit prêt à saccager les villes, Parténopée dit honorer davantage sa lance que les dieux. Il est vrai que, dans ce contexte, la liberté individuelle est constamment limitée par une puissance supérieure. La pression n'est pas tant celle de la société (quoique, dans une certaine mesure, on puisse voir dans le discours des femmes une forme de pression exercée sur Étéocle, n'était la violence autoritaire avec laquelle il les fait taire) que celle des divinités.

2.2. Pour échapper à cette pression, les individus peuvent faire le choix d'affirmer leur individualité et de faire entendre leur singularité.

Wharton : pour ne pas ressembler aux jeunes gens riches sans ambition professionnelle qui mènent une pâle existence à New York, Archer cultive des goûts iconoclastes, notamment pour l'art, qui le distinguent des normes dominantes de son milieu – les scènes à l'opéra montrant assez, par exemple, que la représentation sociale prime sur la représentation artistique. S'il est vrai que ce désir de singularité ne va pas, chez Newland, jusqu'à l'émanciper des codes en vigueur dans la société à laquelle il appartient, lui-même ne méprise pas comme May les « gens du commun », mais sait y voir, à l'occasion, des individualités authentiques et libres. C'est le cas du journaliste Winsett, mais aussi et surtout du jeune précepteur français M. Rivière, qui l'impressionne par ses « connaissances variées » et ses « dons naturels » : « Garder intactes sa liberté intellectuelle, ses facultés critiques, c'est cela monsieur, qui prime tout » (ch. 20, p. 203). Dans le roman, c'est bien sûr le personnage de la comtesse Olenska qui manifeste le plus d'audace dans la revendication d'une individualité singulière, elle qui n'hésite pas à vivre parmi les artistes en choisissant son logement sur la Vingt-Troisième Rue, et qui fait preuve d'une liberté d'esprit qui fascine Newland : « Il sentait qu'elle était femme à changer en lui toute l'échelle des valeurs, et comprit qu'il serait forcé de se plier à des points de vue incroyablement nouveaux s'il voulait lui être utile dans ses difficultés présentes. » (ch. 12, p. 118)

Spinoza : lui-même, en tant que philosophe, décide de s'engager avec le TTP pour combattre les puissances obscurantistes qui tentent de s'emparer du pouvoir à Amsterdam. Dans le chapitre XIX, Spinoza rappelle que chacun a le droit, selon sa propre complexion, de s'imaginer les dogmes de la religion comme il le souhaite : « ce culte intérieur de Dieu en effet et la piété elle-même relèvent du droit de l'individu » (p. 166) Plus encore, et ce sera la grande thèse du chapitre suivant, chacun a le droit inaliénable de faire un libre usage de sa

raison et de juger de toutes choses, donc d'affirmer la singularité qui le caractérise. Cette singularité, Spinoza la désigne par le terme de « complexion » (*ingenium*) qui est fréquent dans le TTP, et qui réfère justement à cette idiosyncrasie individuelle : « je conclus encore qu'il faut laisser à chacun la liberté de son jugement et le pouvoir d'interpréter *selon sa complexion* les fondements de la foi, et juger de la foi de chacun selon ses œuvres seulement » (préface, p. 57 : nous soulignons).

Eschyle : la société grecque dans laquelle a vécu Eschyle ne connaît guère cette conception d'une individualité singulière qui serait coupée de la « communauté du monde ». Reste que, pour le dire avec Jean-Pierre Vernant, on peut repérer des individus valorisés comme tels, dans leur singularité, notamment le « héros guerrier » (*L'individu, la mort, l'amour*). Il se trouve que, dans *Les Sept contre Thèbes*, plusieurs héros guerriers font entendre leur « singularité », à commencer par Étéocle lui-même qui, dès le prologue, met l'accent sur les vertus individuelles qu'il prétend incarner : la maîtrise de soi, la tempérance, en somme, tout ce qui relève des valeurs de la civilisation contre les barbares qui menacent d'annihiler la communauté thébaine. Dans la fameuse scène des boucliers, Argiens et Thébains sont autant d'individualités héroïques qui entendent se distinguer de l'humanité commune à travers des combats singuliers qui ne sont pas sans rappeler les aristies de l'*Iliade*. À la fin des *Sept*, Antigone fait le choix risqué (qui la conduira, on le sait, à la mort) de se singulariser doublement, d'abord parce que c'est une femme, ensuite parce qu'elle oppose héroïquement à la loi universelle de l'État la loi individuelle de la famille.

2.3. Cette voie risquée leur apparaît en effet comme une manière de conserver leur liberté.

Wharton : le choix de la liberté est une voie risquée, certes, mais il est gage aussi d'une réelle indépendance. Ellen est ainsi la seule femme du roman, pour le dire avec Virginia Woolf, à posséder « une chambre à soi » : « Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ? » (ch. 15, p. 145). C'est cette solitude (le fait d'être « à soi seul[e] ») qui permet à la comtesse de cultiver sa curiosité pour la littérature nouvelle : Paul Bourget, Huysmans ou encore les frères Goncourt.

Eschyle : on pourrait tenter de penser à nouveaux frais le refus du mariage et de la sexualité manifesté par les Danaïdes. Leur refus d'épouser des hommes (qui sont par ailleurs leurs cousins) peut se lire comme le refus obstiné de se mêler à la « race des hommes », et donc de conserver à la fois leur pureté et leur liberté : « Et que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris ! » (p. 86)

Spinoza : la voie risquée, c'est bien, comme il le suggère dans la préface, de combattre les institutions et les pouvoirs en place, mais aussi la condition pour que cesse l'ignorance et que la liberté soit rendue possible. C'est dans et par cette critique que je vais favoriser l'entendement susceptible de me libérer par la connaissance : « J'ai résolu sérieusement en conséquence de reprendre à nouveau, sans prévention, et en toute liberté d'esprit, l'examen de l'Écriture et de n'en rien affirmer, de ne rien admettre comme faisant partie de sa doctrine qui ne fût enseigné par elle avec une parfaite clarté. » (Préface, p. 53) La liberté de l'homme commence chez Spinoza par une libération de l'entendement humain.

3. On pourra dès lors tenter de repenser la notion même de *communauté* de telle sorte que celle-ci soit un espace de partage et de coopération respectueux des différences de tous les membres qui la composent.

3.1. L'idée même d'une individualité qui serait pleinement elle-même hors de toute dépendance sociale est un leurre dont il convient de se défaire³.

Wharton : dans *Le Temps de l'innocence*, cette illusion d'une fuite hors du « monde » est symboliquement brisée par la comtesse Olenska dans le coupé de May qui les reconduit à New York : « Ce que je veux, c'est partir avec vous pour un monde où des mots comme celui-là – des catégories comme celles-là – n'existent pas : où nous serons simplement deux êtres qui s'aiment, qui sont tout l'un pour l'autre, pour lesquels le monde ne compte pas... » (ch. 29, p. 271). Ce fantasme d'un couple d'individualités choisies isolé de la « communauté du monde », émancipé des contraintes et des servitudes qui pèsent sur l'individu social, est un leurre que la comtesse dénonce avec une ironie amère : « Oh ! mon ami ! Où est-il, ce pays ? Y êtes-vous jamais allé ? » Elle qui a vécu à New York aussi bien qu'en Europe sait à quelles illusions se heurte une individualité qui voudrait être « à soi seul[e] », éloignée de toute contrainte sociale. Cette lucidité est dite à travers l'image revisitée de la Gorgone : « Et elle m'a ouvert les yeux. Ce n'est pas vrai de dire qu'elle rend les gens aveugles. Au contraire, elle leur ouvre les yeux tout grands, elle leur coupe les paupières. Et l'on ne connaît plus jamais l'obscurité bienfaisante. » (ch. 29, p. 272)

Spinoza : chaque individu ayant une puissance d'agir limitée, il n'y a rien de plus utile à un homme qu'un homme et l'on ne peut donc avoir une idée isolée du salut. Il nous faut les bienfaits de la société pour nous développer. C'est d'ailleurs l'un des fondements de l'État démocratique : c'est dans et par le collectif que chacun peut se libérer.

Eschyle : il n'est pas jusqu'aux individualités les plus nettement différenciées qui ne soient définies par leurs origines et leur appartenance à une communauté. Plus encore que dans les autres œuvres, et pour des raisons qui sont essentiellement culturelles, l'individu ne peut exister seul et pour lui-même, comme une monade ou un atome. C'est d'ailleurs ce qui est rappelé tragiquement à Étéocle lors de l'accomplissement de son destin : « Qui a déchaîné cette rage ? les malédictions d'Œdipe ! Elles n'étaient que trop vraies, les visions de mes songes, qui partageaient mon patrimoine ! » (p. 165) Il n'est pas de destinée individuelle possible en dehors des contraintes et des déterminismes qui pèsent sur chacun.

3.2. Dès lors, mieux vaut tenter de penser une communauté heureuse, qui sache accueillir tous les individus qui la composent dans leur différence.

Wharton : ni la société européenne, ni la société new-yorkaise ne semblent apparemment offrir aux protagonistes, dans le temps de la diégèse, le modèle de cette communauté heureuse, sinon idéale, où les individualités pourraient assumer leur liberté et leur singularité.

³ Voir Norbert Elias, *La Société des individus*, Pocket, p. 65 : « La conscience individuelle est généralement modelée aujourd'hui de telle sorte que chacun se sente obligé de penser : "Je suis ici, tout seul ; tous les autres sont à l'extérieur, à l'extérieur de moi, et chacun d'eux poursuit comme moi son chemin tout seul, avec une intériorité qui n'appartient qu'à lui, qui est son véritable soi, son moi à l'état pur et il porte extérieurement un costume fait de ses relations avec les autres". C'est ainsi que l'individu ressent les choses. Cette attitude à l'égard de soi-même et à l'égard des autres paraît naturelle et évidente à ceux qui l'adoptent. Or elle n'est ni l'un ni l'autre. Elle exprime une empreinte historique très particulière de l'individu par un tissu de relations, une forme de coexistence avec les autres de structure très spécifique. »

Sans doute faut-il se reporter à la fin du roman et en arriver au temps de la génération suivante pour en deviner l'ébauche à l'horizon du roman : « Fanny Beaufort, qui avait fait son apparition à New York à l'âge de dix-huit ans, après la mort de ses parents, avait conquis les cœurs un peu comme Mme Olenska trente ans auparavant. Seulement, au lieu de la regarder avec une sorte de méfiance, la société l'avait joyeusement acceptée. Elle était jolie, amusante et douée : que pouvait-on demander de plus ? Personne n'avait l'esprit assez étroit pour lui faire un grief du passé de son père, ni de son origine à elle. » (ch. 34, p. 310)

Spinoza : voir la préface, §9, p. 49-50 : ne pas juger les hommes selon leur religion afin d'instaurer une communauté qui ne soit pas une communauté de la haine réciproque. La voie de la tolérance religieuse est la voie de l'unité politique : « Voilà longtemps déjà, les choses en sont revenues au point qu'il est presque impossible de savoir ce qu'est un homme : chrétien, turc, juif ou idolâtre, sinon à sa tenue extérieure et à son vêtement, ou à ce qu'il fréquente telle ou telle Église ou enfin à ce qu'il est attaché à telle ou telle opinion et jure sur la parole de tel ou tel maître. Pour le reste, leur vie à tous est la même. » (p. 50) Par ailleurs, le TTP peut être lu comme un « manifeste démocratique » (Etienne Balibar), démocratie définie comme « l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir » (chapitre XVI, p. 75). Elle réalise l'union des individus en une communauté. C'est ce modèle de communauté heureuse que Spinoza appelle de ses vœux à la fin du TTP lorsqu'il écrit : « il faut nécessairement accorder aux hommes la liberté du jugement et les gouverner de telle sorte que, professant ouvertement des opinions diverses et opposés, il vivent cependant dans la concorde. » (ch. XX, p. 202)

Eschyle : il est difficile de ne pas voir dans *Les Suppliantes* une pièce sur l'accueil de l'étranger, à tel point que certaines lectures modernes ont voulu y lire une « tragédie de l'immigration » (Geoffrey Bakewell), voire « une pièce sur les réfugiés et les conditions de leur accueil dans une cité étrangère » (Etienne Helmer). Pélasgos finit par accorder aux Danaïdes le statut de métèques, mais cette intégration n'est pas pleinement harmonieuse et ne va pas sans risques, car les Danaïdes sont jalousement attachées à leur virginité et que leur rapport aux dieux est problématique (elles outragent Aphrodite au profit d'Artémis). Leur père Danaos envisage un espace commun du Même et de l'Autre qui relève moins de la communauté heureuse que de la coexistence méfiante.

3.3. Pour parvenir à cet idéal, cette communauté doit accorder aux individus une liberté de penser et d'exprimer leur opinion.

Spinoza : c'est la grande thèse du TTP, qu'il développe en particulier dans le chapitre XX. Spinoza cherche à concilier l'obéissance due au souverain, indispensable à la conservation de la communauté politique, avec la liberté de philosopher des individus. Spinoza formule ici une thèse très forte : l'État, s'il veut assurer sa stabilité, doit accorder aux individus une liberté maximale de penser et d'exprimer leurs opinions. Pour Spinoza, chacun peut penser et dire ce qu'il veut à condition d'agir conformément à la loi : « nul à la vérité ne peut, sans danger pour le droit du souverain, agir contre son décret, mais il peut avec une entière liberté opiner et juger et en conséquence aussi parler » (ch. XX, p. 194) Plus encore, il est dans l'intérêt de la communauté d'accorder aux individus cette liberté individuelle : « les sciences et les arts ne peuvent être cultivés avec un heureux succès que par ceux dont le jugement est libre et entièrement affranchi » (ch. XX, p. 198) Entraver cette liberté suscitera la résistance légitime des citoyens vertueux, celle des « hommes de caractère indépendant » (p. 199)

Wharton : l'idéal de liberté individuelle est indissociable dans le roman de l'avènement d'une société nouvelle marquée par l'égalité des conditions et une ère de changements, enfin libérée des pesanteurs et des hiérarchies de la vieille société : « On était trop absorbé par les réformes et les mouvements sociaux, par les engouements et les modes du jour, pour s'inquiéter beaucoup du passé de ses voisins. Qu'importait le passé dans le grand kaléidoscope, où tous les atomes sociaux roulaient sur le même plan ? » (ch. 34, p. 311) Si l'on considère l'ensemble du roman, cette éthique de la liberté individuelle subit pourtant de constants contrepoids, qu'il s'agisse, négativement, de la mauvaise foi de Newland, qui ne parvient jamais à se libérer de la société qu'il condamne, ou bien, plus positivement, du sacrifice auquel consent Ellen lorsque May lui apprend, avant d'en être elle-même certaine, qu'elle est enceinte de Newland. Loin d'être alors « à soi seul[e] » et d'agir avec des vues égoïstes, Ellen sacrifie son bonheur à une communauté qui, en retour, n'hésite guère à l'ostraciser.

Eschyle : le texte des *Suppliantes* est le premier à faire mention, fût-ce sous la forme d'une tmesé, du mot *démocratie*, lorsque le roi souligne lui-même l'importance du vote de la majorité quand il s'agit d'accueillir les Danaïdes comme métèques à Argos. Il y a une certaine logique interne à l'œuvre à ce qu'un roi démocrate accueille dans la cité des femmes qui mettent en avant la notion de liberté (« Ah ! qu'il nous signifie donc un doux message de liberté ! »). Le vote a un caractère sacré car il émane de l'ensemble de la communauté civique : c'est « le clair langage d'une bouche libre », déclare Pélasgos après être sorti de scène pour aller convoquer le peuple argien.

Exemple de rédaction d'une sous-partie (1-2) :

Dès lors, celui qui entend se soustraire aux exigences de la communauté et s'isoler des autres s'expose à une destinée tragique. [Argument] C'est exemplairement le cas, dans *Le Temps de l'innocence*, de la comtesse Olenska, qui choque les bonnes mœurs de la haute société new-yorkaise en formulant le souhait de divorcer : « le divorce n'est pas admis en Europe... La comtesse Olenska a cru se conformer aux usages américains en demandant sa liberté » (ch. 16). C'était sans compter sur l'écart entre la « législation » et les « habitudes sociales », comme le rappelle Mrs. Welland : « Notre législation favorise le divorce... nos habitudes sociales ne l'admettent pas. » (ch. 12) Dès lors, la singularité d'Ellen est ressentie comme un excès : on se souvient comme d'une prophétie tragique de la robe noire qu'elle portait le jour de son entrée dans le « monde », le terme renvoyant précisément ici au milieu étroit de la haute société new-yorkaise. L'ostracisme qu'elle subit à la fin du roman a beau se faire dans la violence feutrée d'une irréprochable mondanité, elle ne signe pas moins la mise à l'écart définitive de celle qui, par une individualité exacerbée, eût risqué de mettre en péril le bon fonctionnement de la communauté. Le sacrifice du bouc émissaire paraît alors s'imposer au nom des valeurs de la collectivité. [Exemple 1] Spinoza envisage le problème d'un point de vue à la fois plus théorique et plus politique. [On vise la confrontation plutôt que la juxtaposition] Une fois que l'individu a « transféré à la société toute la puissance qui lui appartient », il est tenu d'obéir au souverain : « nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain, alors même que ses commandements seraient les plus absurdes du monde » (ch. XVI). La justice, la piété et la raison requièrent que l'individu obéisse à la loi. Dans ces conditions, il est formellement proscrit à un individu – sous peine, écrit Spinoza, du « dernier supplice » – d'agir contre le décret du souverain car « la justice dépend du seul décret du souverain et, par suite, nul ne peut être juste s'il ne vit pas selon les décrets rendus par le souverain. » (ch. XX) [Exemple 2] Dans l'univers tragique des *Sept contre Thèbes*, l'individualité la plus exacerbée est sans doute incarnée par la figure d'Étéocle, qui apparaît dès le prologue comme un individu solitaire, tenant seul le « gouvernail de la cité ». Sa faute est de croire qu'il pourra surmonter la malédiction par lui-même en s'en remettant à la double technique du langage et de la guerre. Or la tragédie montrera la faillite de cette stratégie techniciste et solitaire. [Exemple 3] Les trois œuvres révèlent donc bien les dangers auxquels s'expose l'individualité qui voudrait se tenir à l'écart du groupe et affirmer orgueilleusement son individualité. [Phrase de bilan]